

Le Mariage de Chateaubriand.

par Auguste GALIBOIS

Le malicieux Sainte-Beuve, dans son "Cours sur Chateaubriand et son groupe littéraire" n'a pas manqué de nous parler du "mariage au revolver" de l'auteur du Génie du Christianisme, et d'insinuer certaines histoires désobligeantes à ce sujet.

"Le mariage de Chateaubriand", dit-il, "a été dans le temps, l'objet de procès et d'assertions contradictoires singuliers. Revenu d'Amérique, et à la veille d'émigrer, M. de Chateaubriand épousa au commencement de 1792, Mlle Céleste de la Vigne-Buisson, petite fille de M. de la Vigne-Buisson qui avait été gouverneur de la Compagnie des Indes, à Pondichéry."

Après avoir raconté le mariage selon les "Mémoires d'Outre-Tombe : "Mes sœurs se mirent en tête de me faire épouser Mlle de la Vigne. A peine l'avais-je vue trois ou quatre fois. Elle était blanche, délicate et fort jolie. J'étais tourmenté de la muse. Lucile aimait Mlle de la Vigne, et voyait dans cette union l'indépendance de ma fortune."

— "Faites donc", dis-je.

"Ce mariage n'avait que le mauvais côté du roman." — (Chateaubriand.)

Sainte-Beuve continue en disant que M. Viennet a raconté, dans ses Mémoires, qu'étant entré en service dans la marine en 1797, il commut à Lorient un riche négociant, M. de la Vigne-Buisson et se lia avec lui. Quand l'auteur d'Atala commença à faire du bruit, M. Buisson dit à M. Viennet : "Je le connais. Il a épousé ma nièce et il l'a même épousée de force." Et il raconta comment M. de Chateaubriand ayant à contracter union avec Mlle de la Vigne aurait imaginé de l'épouser comme dans les comédies, d'une façon postiche, en se servant d'un de ses gens comme prêtre et d'un autre comme témoin. Ce qu'ayant appris, l'oncle Buisson serait parti, muni d'une paire de pistolets, accompagné d'un vrai prêtre et surprenant les époux de grand matin, il aurait dit à son beau-neveu : "Vous allez maintenant, Monsieur, épouser ma nièce et pour de bon et sur l'heure!" "Ce qui fut fait."

La vérité sur le mariage de Chateaubriand est un peu différente, mais les détails réels de cette cérémonie sont fort intéressants.

Le révérend Jean-Georges Gilles, ancien curé de Paramé et chanoine honoraire, décédé à Saint-Malo en 1848, à l'âge de 92 ans, racontait aux châtelains du Manoir des Chênes (ancienne propriété des Buisson de la Vigne) quelques années avant sa mort la savoureuse histoire qui va suivre :

"Lorsque je lis les ouvrages de M. Chateaubriand, toutes les belles phrases des Martyrs qui embaument l'encens des chrétiens et le nard des courtisanes romaines, je n'arrive pas à me représenter leur auteur en habit d'ambassadeur, non, ma foi, non ! Je le revois tour noir et gringalet, revenant des Amériques, la cervelle bourrée de légendes de sauvages. Il ressemblait encore à l'enfant terrible qu'il avait été

quand son père le surnommait : "Mon petit Franchin" et lui tirait les oreilles parce qu'il se battait avec les galopins. Si le chef de la famille avait été présent, il n'aurait point accueilli le fils prodigue avec des trésors d'indulgence. Il aurait grommelé, en fronçant ses rudes sourcils :

— Eh bien, Franchin, pourquoi n'êtes-vous pas resté à ravigueur sur le Saint-Pierre avec le capitaine "Pinte-de-Vin" ? Dans ma jeunesse, je commandais une goélette de course. Faites-en autant, mon garçon, et larguez-moi promptement l'amarre !

— "Et le vicomte serait parti, sans souffler mot, accomplir son tour du monde, sur un trois mâts. Cela ne se passa pas du tout de la sorte avec Madame de Chateaubriand et ses filles. Elles se jetèrent au cou du chevalier en gémissant.

— Ah ! Mon Dieu, qu'allez-vous devenir loin des savanes et des bons Indiens ? Tout va de mal en pis. Nous sommes à demi ruinés. Les mauvaises gens des clubs de Paris envoient leurs sans-culottes troubler nos villages. Tous nos parents s'en vont.

"C'était vrai, la noblesse courait la poste, fuyait les châteaux incendiés par des bandes de malandrins déguisés en patriotes. Sur la côte, quand il ventait la peau du diable, les ci-devant, déjouant la surveillance des gabelous, s'embarquaient sur des lougres en partance pour les îles anglaises."

Les femmes ont parfois la vue courte : Lucile de Chateaubriand conclut pour tout arranger :

"François a écorné son avoir. Ses propriétés sont presque anéanties par la suppression des droits féodaux. Qu'à cela ne tienne, il se mariera avec une héritière. Il épousera Céleste Buisson de la Vigne et s'en ira défendre le trône et l'autel à l'armée des Princes. Vive le roi !"

"Le chevalier se taisait. Il voyageait dans la lune en rêvassant à Atala. Son génie le tourmentait comme une seconde croissance. Les choses quotidiennes lui parvenaient dans le lointain, à travers le ramage des vagues et des feuilles. C'est pourquoi il laissa faire."

"Depuis des mois, Lucile entretenait sa compagne préférée de son frère cadet, vantant son audace et ses dons poétiques. Aussi le jour où Céleste rencontra le chevalier humant l'air du large sur le sillon, son tricorne à la main, elle le connaissait déjà. Il avait occupé ses songeries à la veillée, quand le grand-père Buisson radotait sur son fauteuil, se croyait encore directeur de la Compagnie des Indes, et prenait les jetons du trictrac pour des piastres."

Il ne faut pas beaucoup d'entrevues pour décider une orpheline qui s'ennuie à choisir un époux. Lucile mène rondement l'affaire. Elle prend la jeune fille par le bras et l'entraîne vers les Nielles désertes. Chateaubriand suit. Il écrit les solitudes d'Amérique et décroche un madrigal. Personne ne s'avise de troubler leurs entretiens de sentiment. Chacun vaque à ses tracas, tremblant à midi et conspirant à la brune. Lorsque le chevalier demande la main de sa